

## LA GRÈCE CLASSIQUE

Les Grecs de l'Antiquité n'ont jamais su qu'ils vivaient à l'époque classique. Quoique ce fût au V<sup>e</sup> siècle que les questions de chronologie commençassent à préoccuper les esprits, les Grecs de ce temps ignoraient encore les systèmes simples de datation à partir d'une ère fournissant une année de départ du comput : chaque cité datait en fonction d'un magistrat qui donnait son nom à l'année d'exercice de ses fonctions, l'archonte proprement dit à Athènes, à Delphes, à Délos et dans les cités béotiennes, l'éphore à Sparte, le cosme dans les cités crétoises, le prytane dans certaines cités d'Asie mineure... Au V<sup>e</sup> siècle cependant, on se mit à collationner les listes de magistrats pour les graver, ce qui conduisit à les reconstituer pour les périodes les plus hautes : ainsi, vers 425, on inscrivit, à Athènes, sur une stèle érigée à l'Agora la liste des archontes depuis 683/2, date de Kréôn, le premier archonte annuel, selon la tradition ; dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, les Thasiens gravèrent sur les murs d'un édifice du bord N.-E. de l'agora la liste de leurs archontes depuis les origines, ainsi que celles des théores, organisés depuis *ca* 540 en collèges annuels de trois titulaires ; les deux listes furent ensuite poursuivies jusqu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Ces différentes élaborations locales servirent de base au travail novateur d'Hellanikos de Lesbos qui a constitué des tables de concordance à partir de la succession des prêtresses d'Héra à Argos, subordonnant ainsi la mise en ordre des magistratures éponymes de toute la Grèce à une série féminine. Cet ouvrage fut utilisé par Thucydide pour dater avec précision l'attaque thébaine contre Platées qui marqua le début des hostilités de la guerre du Péloponnèse :

« Cela faisait quatorze ans déjà que durait la trêve de trente ans conclue après la prise de l'Eubée, mais, au cours de la quinzième année, alors que Chrysis était prêtresse à Argos depuis quarante-huit ans, qu'Ainésias était éphore à Sparte et que Pythodôros était encore archonte à Athènes pour quatre mois, le sixième mois après la bataille de Potidée, alors que le printemps commençait, un groupe d'un peu plus de trois cents Thébains — ils étaient conduits par les béotarques Pythagélos fils de Phyleidas et Diemporos fils d'Onétoridas — entra en armes, à l'heure du premier sommeil, à Platées de Béotie, cité alliée d'Athènes » (II 2, 1).

Vers 400, Hippias d'Élis, en dressant la liste des vainqueurs à la course du stade d'Olympie, offrit une date origine et un cadre permettant de

dater précisément tout événement à l'intérieur d'olympiades de quatre ans. Le système fut utilisé par Diodore qui, dans sa *Bibliothèque historique*, s'efforça de présenter un récit année par année, quoique son triple système qui associait le cadre général des olympiades, la liste des archontes athéniens et celle des consuls romains fût fragilisé par l'existence de trois débuts d'année différents. Cependant le caractère en partie artificiel de cette reconstitution a été bien mis en lumière par les travaux des archéologues qui fouillent à Olympie depuis quelque 125 ans. Il semble en effet que le sophiste soit parti de la date de 476 qui marqua une célébration particulièrement éclatante des concours après les victoires des guerres médiques et qu'il ait reconstitué l'histoire des *Olympia* autour de l'épreuve la plus simple, celle du stade, qui passait pour avoir toujours été au programme. On remarquera que lorsque Thucydide se réfère aux *Olympia*, ce qu'il fait deux fois (III 8 et V 49), le vainqueur qui lui sert de point de repère est celui de l'épreuve de pancrace, l'épreuve la plus appréciée du concours gymnique qui associait des éléments de la boxe et de la lutte.

Le terme de « classique », qui vient du latin *classicus* qualifiant tout ce qui est relatif au citoyen de la première classe censitaire, désigne en français « ce qui est étudié en classe dans le but de former les esprits » et par extension « ce qui est relatif à l'antiquité gréco-romaine », qui avait longtemps formé la base de l'éducation. Ces deux sens sont à l'origine d'une hésitation sur la définition temporelle de la Grèce classique. Pour les uns, la Grèce classique renvoie à la période qui commence vers 800 avec ce qu'on a appelé « la renaissance grecque » et s'achève en 336 avec l'avènement d'Alexandre, une période où le génie grec s'affirmerait le plus clairement dans les domaines de la politique, de la religion, de la pensée et des diverses formes de l'art : c'est le choix que fait l'historien anglais N.G.L. Hammond dans son ouvrage *The Classical Age of Greece*. Cette définition délimite alors une préhistoire qui comprend les périodes minoenne et mycénienne ainsi que les « âges sombres » antérieurs à la naissance des cités et une « post-histoire », celle de la conquête d'Alexandre et des royaumes qui en naquirent. Elle est liée également à une conception désormais obsolète du destin de la cité grecque, qui faisait disparaître cette forme d'organisation humaine lors de la bataille de Chéronée en 338. L'étude des milliers d'inscriptions postérieures à cette date a permis de prendre conscience que la cité a continué de constituer le cadre de vie des Grecs pendant encore plus de six siècles et qu'elle n'a été tuée ni par la phalange macédonienne, ni par la légion romaine.

La seconde définition chronologique est plus limitée et doit beaucoup à l'histoire de l'art. Comme elle repose sur l'idée de perfection, d'idéal, elle suppose une notion d'évolution et oppose une Grèce classique où les formes politiques, culturelles et artistiques ont atteint leur point d'achèvement à une Grèce archaïque, lieu fiévreux d'expériences inabouties, à une Grèce hellénistique, vue souvent comme un dépassement des justes limites, et donc une

décadence. Cette division de l'histoire grecque est celle que retient d'ordinaire la recherche française ; c'est celle qui est adoptée ici.

Il convient alors de poser de façon précise les limites chronologiques de la période en amont et en aval. Comme Athènes fournit une grande partie de la documentation, les dates retenues sont généralement liées à l'histoire de cette cité. On peut en effet choisir la date de 510 et la chute de la tyrannie des Pisistratides ou celle de 508 et les réformes de Clisthène, mais on peut s'arrêter également à la date de 480 et aux guerres médiques ; cette dernière date a la préférence des historiens de l'art à cause de la destruction d'Athènes par les Perses, puisque les statues découvertes dans les remblais de la reconstruction de l'Acropole (*Perserschutt*) seraient donc antérieures à cette date et donneraient un *terminus ante quem* commode pour reconstituer l'évolution de la sculpture grecque, si du moins on pouvait être sûr que ces remblais datassent bien de 480. Certes 479 peut marquer le commencement des luttes hégémoniques entre cités et c'est le choix qui a été fait par les historiens anglais J.K. Davies (*Democracy and Classical Greece*, Londres, 2<sup>e</sup> édition, 1993) et S. Hornblower (*The Greek World 479-323 B.C.*, New York, 1983) ; cependant la date de 510 clôt la période de la formation de la domination de Sparte dans le Péloponnèse et ouvre celle de l'affirmation d'une puissance antagoniste, capable de créer à son tour un réseau d'alliances. C'est pourquoi même lorsqu'on ne fait pas un choix résolument athénien, la date de 510 offre un bon point de départ pour la période classique. Il convient seulement de ne pas oublier que les habitudes « archaïques » persistent, ainsi les alphabets épichoriques (locaux) restent en usage durant tout le V<sup>e</sup> siècle et les formulaires des décrets n'existent pas vraiment avant le IV<sup>e</sup> siècle.

Le choix de la limite inférieure de l'époque classique est liée à la conception que l'on se fait d'Alexandre et de son rôle : l'avènement du roi ouvre en effet une nouvelle période, même si l'expédition orientale avait été voulue par Philippe ; cependant cette date ne correspond à aucun changement réel pour les cités de Grèce ; la mort du roi en revanche, et surtout l'échec du mouvement hostile à la Macédoine qui suivit son annonce, comptèrent assurément plus pour des États qui montrèrent alors qu'ils n'étaient plus en mesure par eux-mêmes de jouer un rôle significatif en politique internationale. Voilà pourquoi il conviendrait d'achever la période classique en 323/322 et de commencer la période hellénistique en 336. Pour des raisons de commodité, c'est cette dernière date que nous retiendrons ici, mais il faut bien être conscient que la césure pour les cités de Grèce proprement dite est en 322. Quant à l'Occident grec, le passage de l'époque classique à l'ère hellénistique est bien représenté par la figure d'Agathocle (vers 360-289), qui transforma une tyrannie militaire en royauté sur le modèle des successeurs d'Alexandre.

Quoiqu'on puisse parler d'une identité grecque classique qui tiendrait aux critères retenus par Hérodote pour définir la grécité (VIII 144), à savoir la langue, les usages et les cultes, on ne doit jamais oublier la diversité de la

réalité grecque et la multiplicité des identités. Que la période classique ait été marquée par la prédominance culturelle et politique d'Athènes, une cité qui dépassait par ses dimensions géographiques et sa population le cadre habituel de la cité, n'autorise pas à oublier que, au-delà d'elle et de son antagoniste Sparte, il y avait tous ces États, moyens et petits, qui formaient ce que l'historien allemand H.-J. Gehrke (*Jenseits von Athen und Sparta - Das dritte Griechenland und seine Staatenwelt*, Munich, 1986) a appelé la « troisième Grèce » en référence à la « troisième Allemagne », nom commode pour désigner ce qui n'était ni l'Autriche ni la Prusse. Dans cette période de l'histoire grecque où la documentation est la plus abondante et la plus diverse, Athènes est certes la cité que les sources nous font le mieux connaître et ce fait suffit à expliquer la tentation de généraliser ce qui est athénien à la Grèce entière ou à tout voir du point de vue d'Athènes : au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Polybe reprochait déjà à Démosthène d'avoir confondu l'intérêt d'Athènes avec celui de la Grèce quand il transformait d'honnêtes patriotes thessaliens ou messéniens en traîtres vendus à la Macédoine (XVIII 14) :

« Cet homme [= Démosthène] avait pour seul critère les intérêts particuliers d'Athènes et il pensait que tous les Grecs devaient avoir les yeux fixés sur les Athéniens, faute de quoi il les accusait d'être des traîtres, ce qui prouve, à mon avis, qu'il méconnaissait les réalités et manquait fortement à la vérité, surtout si l'on considère que le cours pris par les événements en Grèce a montré que ce n'était pas lui qui avait été clairvoyant, mais bien plutôt Eucampidas, Hiéronymos, Kerkidas et les fils de Philidas. De fait, en s'opposant ainsi à Philippe, les Athéniens ont finalement connu la pire des défaites lors du combat de Chéronée. Et si le roi de Macédoine ne s'était pas montré aussi généreux et n'avait pas eu un tel souci de sa gloire, la politique de Démosthène aurait eu des conséquences encore bien plus graves pour eux. Au contraire, grâce à ces hommes qu'il a accusés, les Arcadiens et les Messéniens ont pu assurer contre les Lacédémoniens la sécurité de leur pays et la tranquillité pour tous, sans oublier de nombreux autres avantages, dont bénéficiera en particulier chacune de leurs cités. »

Période d'arrêt d'expansion de l'hellénisme entre le grand mouvement de colonisation du pourtour de la Méditerranée et de la mer Noire à l'époque archaïque et la fondation de cités à l'intérieur de l'Asie à l'époque hellénistique, l'époque classique est un moment où l'identité grecque se dessine moins dans une opposition aux barbares, même si ce motif joue un rôle fondateur dans un premier temps, que dans la tension entre les diverses modalités de cette identité. Ce temps prépare la nouvelle affirmation grecque par la formation d'une langue commune (la *koinè*), qui triomphe à l'époque hellénistique, et par l'adoption d'un même alphabet, ce que nous appelons l'alphabet grec et qui est en fait l'alphabet milésien adopté officiellement par Athènes en 403.

# CLIO, FILLE DE MÉMOIRE : DES SOURCES POUR UNE HISTOIRE

La période classique est, de toute l'histoire du monde grec antique, la période pour laquelle nous disposons de la plus grande diversité de sources. Certes, l'époque hellénistique fournit une documentation épigraphique plus abondante et plus variée, mais les œuvres littéraires sont alors d'un moindre secours.

## I. LES SOURCES LITTÉRAIRES

L'abondance des sources littéraires s'explique par les choix des érudits de l'époque hellénistique et des enseignants de l'époque impériale. Le choix des critères de l'utilité pratique (l'enseignement littéraire avait pour finalité la formation d'orateurs capables d'interventions efficaces lors de procès), morale (il cherchait également à former des honnêtes gens) et esthétique (il fallait bien écrire pour plaire) contribuèrent à répandre l'idée que le V<sup>e</sup> siècle et le IV<sup>e</sup> siècle furent tout à la fois le moment où les Grecs vécurent une histoire digne de mémoire et celui où ils surent le mieux le dire. Ce critère a valu non seulement pour la sélection des auteurs de ce temps, mais aussi pour celle des œuvres d'auteurs plus tardifs : ainsi, dans le cas de l'histoire universelle de Diodore, seuls ont été conservés intégralement — outre les premiers livres à contenu mythologique — les livres qui traitent de la période qui va des guerres médiques aux lendemains de la mort d'Alexandre.

La question qu'il convient toujours de se poser, lorsqu'on aborde une source littéraire, est celle de son public. Il est en effet très rare que la possibilité d'une lecture future à simple but d'information ait été prise en compte ; le fait se rencontre chez les historiens, chez un Hérodote, ou, plus nettement encore, chez un Thucydide qui considère son livre comme « un acquis pour toujours » destiné à favoriser chez les hommes à venir la compréhension de leur temps, (I 22, 4). Parmi toutes les œuvres littéraires de la Grèce classique, celles qui atteignirent au moment de leur production le plus vaste public furent les pièces de théâtre qui touchaient plusieurs milliers de spectateurs lors d'une seule représentation. Viennent ensuite les discours à l'assemblée qui furent entendus d'un auditoire sans doute un peu moins nombreux, et surtout moins divers, puisqu'il n'était formé que de citoyens. Les discours d'accusation ou de défense prononcés devant des tribunaux

touchaient, eux, entre deux cents et mille cinq cents citoyens, exceptionnellement six mille, selon l'importance de la cause. Leur public secondaire, pour qui le discours n'avait plus pour fonction d'appeler une action — un vote favorable ou non —, mais pour qui il était un modèle permettant d'obtenir un effet semblable, est relativement limité, même s'il se renouvelait dans le temps. Ce monde correspondait en gros au lectorat des historiens, philosophes et pamphlétaires. Il convient cependant de ne pas oublier le rôle des lectures collectives, qu'elles fussent le fait des auteurs eux-mêmes lors des grands rassemblements de peuple à l'occasion de fêtes religieuses qu'on appelait *panégyries* ou de propriétaires de livres dans un cercle d'amis.

L'époque classique fut celle où la prose s'affirma peu à peu, grâce à la littérature technique et à l'art oratoire. À l'époque où un oligarque athénien écrivait en prose une analyse féroce, brillante, tout à la fois lucide et injuste de la politique athénienne (*La Constitution des Athéniens* du Pseudo-Xénophon, que S. Hornblower [Flensted, 2000] propose cependant, avec des arguments sérieux, de dater du IV<sup>e</sup> s.), Critias composait en distiques élégiaques une *Constitution des Lacédémoniens*, dans la tradition du poème politique illustrée par Solon. Le genre des *Constitutions* connut un grand succès dans le cadre des débats sur les institutions qui agitaient alors le monde grec, mais ceux qui le pratiquaient renoncèrent vite à la forme poétique.

Un certain traditionalisme eut pour conséquence que les Grecs associèrent à chaque genre littéraire le dialecte dans lequel s'exprimèrent ses créateurs, et ce, indépendamment de l'origine réelle des auteurs. À la suite d'Homère, l'épopée s'écrivit en ionien mêlé d'éolismes ; l'importance de la lyrique chorale dans le monde dorien fit que les chants des chœurs furent composés en dorien, fût-il conventionnel comme celui de la tragédie attique. La part des Ioniens dans la création d'une littérature scientifique en prose imposa ce dialecte dans ce domaine. Quoique Syracuse jouât un rôle majeur dans la naissance de l'art oratoire, aucun discours dû à un orateur de cette cité ne fut conservé sous sa forme originale, de sorte que l'éloquence fut associée à Athènes et au *corpus* des dix orateurs attiques, un canon élaboré à l'époque hellénistique qui comprenait trois étrangers qui avaient vécu en Attique, le Syracusain Lysias, le Chalcidien Isée et le Corinthien Dinarque.

## II. LES HISTORIENS

Quoique les premières recherches sur le passé fussent l'œuvre d'Hécatee de Milet au VI<sup>e</sup> siècle, dont les *Généalogies* restituaient les premiers temps de la Grèce où se mêlaient dieux, héros et hommes, l'histoire dut son nom et son propos à **Hérodote d'Halicarnasse** (ca 485 -ca 425). La notion d'histoire est étymologiquement liée à l'idée de chercher à savoir et cette recherche ne vise pas exclusivement le passé ; l'enquête hérodotéenne abor-

daient les domaines de la géographie et de l'ethnographie, même si son but premier était de garder la mémoire du grand affrontement entre Grecs et barbares du règne du Lydien Crésus (milieu du VI<sup>e</sup> siècle) au contrôle des Détroits par les Grecs (478). En séparant nettement le temps des dieux de celui des hommes et en se bornant à ce dernier, Hérodote choisit la mémoire vivante, celle qui ne remontait guère au-delà de deux cents ans, mais ce lointain servait de toile de fond permettant de mettre en lumière le moment narratif principal, comme le faisaient à leur manière les brefs aperçus sur les quelque cinquante ans qui séparaient la fin du récit du terme de son écriture.

**D'Hellanikos de Lesbos**, il ne nous reste que de maigres fragments qui ont été recueillis dans les *Fragmente der griechischen Historiker* de Fr. Jacoby (Berlin, 1923 – Leyde, 1958). Il en est de même de l'historien **Antiochos de Syracuse** dont les *Fondations des cités d'Italie et de Sicile* furent abondamment utilisées par ses successeurs, à commencer par Thucydide. Comme Hellanikos, auteur de la première *Histoire d'Athènes* (*Atthis*), il choisit l'histoire locale et la monographie.

**Thucydide d'Athènes** (ca 460 – ca 400), qui appartenait à l'aristocratie de la cité, se situe dans la ligne d'Hérodote, qu'il radicalisa d'une certaine façon, puisqu'il écrivit au plus près des événements. C'est la source majeure pour la guerre du Péloponnèse, quoique son récit ne couvre malheureusement que les vingt premières années du conflit, puisqu'il s'interrompt en 411. Il fournit également un trop bref résumé des cinquante ans (la *pentécontaétie*) qui séparent les guerres médiques de la guerre du Péloponnèse et une intéressante reconstitution de la préhistoire de la Grèce (*l'archéologie*), excellent exemple de ce que peut donner un modèle explicatif. Le discours est chez lui un instrument d'analyse politique et il manifeste un grand intérêt pour le vocabulaire comme signe de l'évolution des mentalités ; sa description des conséquences psychologiques et éthiques de l'épidémie qui frappa Athènes en 430-429 (II 47-54), de la guerre civile à Corcyre, paradigme du genre (III 82-84) sont admirables à ce point de vue. À propos des événements athéniens de 415 (VI 53 et 60) et de 411 (VIII 63-70), il se révèle un remarquable analyste des stratégies de subversion et de tension menées par des oligarques qu'il connaissait bien.

L'histoire de la guerre du Péloponnèse fut menée à son terme par **Xénophon d'Athènes** (430-355) dans ses *Helléniques* (littéralement « affaires grecques »). Quoique la tradition fit de lui l'héritier de Thucydide, Xénophon abandonna l'idée d'achever le récit de la guerre pour un projet plus vaste, que dit bien le titre. Le terme de l'œuvre (la bataille de Mantinée en 362) est arbitraire.

« Ces événements [= la bataille de Mantinée] eurent un résultat contraire à l'attente générale. Toute la Grèce presque s'était rassemblée là et affrontée : il n'y avait donc personne qui ne crût que, s'il y avait combat, les vainqueurs seraient les maîtres et les vaincus seraient les sujets ; néanmoins le dieu disposa les choses ainsi que chacun des camps éleva un trophée, comme s'il

avait remporté la victoire, sans qu'aucun des deux empêchât ceux qui le pressaient de le faire [...]. L'incertitude et la confusion furent plus grandes après qu'avant en Grèce. Quant à moi, je n'écrirai pas plus avant ; la suite, un autre peut-être s'en chargera » (*Helléniques*, VII 5, 26-27).

Xénophon n'a pas la lucidité et la profondeur de Thucydide, il se laisse parfois entraîner par ses partis-pris laconophiles, se révélant alors un maître en manipulation de l'information ; il est cependant persuadé que la prise de la Cadmée est un acte de démesure (*hybris*) qui attirera la vengeance divine (*némésis*) et son histoire de la suite des hégémonies en Grèce est tragique. Il est également l'auteur d'une *Constitution des Lacédémoniens*. Ses souvenirs sur Socrate (*Mémorables*) apportent des informations intéressantes sur les différents aspects de la vie athénienne ; il en est de même de son traité sur l'administration d'une maison de la ville et d'un domaine campagnard (*Économique*) et de son projet pour améliorer les finances d'Athènes, les *Revenus (Poroi)*, littéralement « sources de revenus ». Son expérience militaire nourrit son récit de l'expédition des mercenaires grecs au service de Cyrus le Jeune (*Anabase*) et ses opuscules techniques sur la cavalerie.

Des œuvres des autres historiens du IV<sup>e</sup> siècle (**Douris de Samos**, **Éphore**, **Théopompe**, auteurs d'histoire générale de la Grèce prenant la suite de Thucydide, **Ctésias**, un médecin au service du roi de Perse, qui est une source précieuse sur les intrigues de la cour des Achéménides) ne subsistent que des fragments, principalement chez **Diodore de Sicile**, auteur au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. d'une histoire universelle (*Bibliothèque historique*). Ces œuvres ont également nourri l'histoire de Trogue-Pompée qui nous est connue par le résumé de Justin en latin. Un papyrus a révélé une autre suite de Thucydide, dont la grande qualité fait regretter l'état de conservation (les *Helléniques d'Oxyrynque*, du nom du lieu de découverte) ; l'auteur, sans doute l'Athénien Kratippos, se pose en continuateur et en rival de l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse*. Les fragments de ces différents auteurs ont été réunis par F. Jacoby dans ses *Fragmente der griechischen Historiker*, cités plus haut.

Un autre utilisateur de ces historiens est le biographe **Plutarque de Chéronée** (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) qui composa des *Vies parallèles* présentant des couples formés d'un Grec et d'un Romain. Moraliste, plus préoccupé de traits de caractère que d'analyse historique, il est à utiliser avec précaution. On notera que douze (Thémistocle, Aristide, Cimon, Périclès, Nicias, Alcibiade, Lysandre, Agésilas, Pélopidas, Dion, Timoléon, Démosthène) des 23 vies grecques appartiennent à la période classique. Un autre auteur d'époque impériale, **Pausanias**, qui écrivit une description de la Grèce sous les Antonins, est une source à ne pas négliger, aussi bien pour l'information qu'il fournit sur les rituels et leurs mythes fondateurs que pour ses descriptions des sanctuaires, qui présentent des monuments d'époque classique, d'autant plus que ses goûts le portaient plus à admirer les œuvres de la statuaire du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle que les œuvres archaïques, malgré un intérêt réel pour les « antiquités », ou les productions de l'époque hellénistique.